gués sans avoir *pris l'air* de la maison, combien d'autres dont on peut dire qu'ils sont nés du Conservatoire!

Sans parler des contemporains qui y ont tous pris leur essor, rappelons que les plus grands noms du siècle nous viennent de cet établissement célèbre.

Fétis, l'élève de Beethoven, qui passa par le Conservatoire; Hérold, l'auteur de *Zampa* et du *Pré-aux-Clercs*, élève de Méhul; Fromenthal Halévy, l'auteur de la *Juive*, élève de Cherubini; Berlioz, élève de Lesueur et de Reicha; François Bazin, l'auteur du *Voyage en Chine*; Charles Gounod, élève de Lesueur, de Paër et d'Halévy, et enfin Ambroise Thomas lui-même, élève de Lesueur. C'est en 1832 que l'auteur de *Mignon* remporta le Grand Prix de Rome, dans ce Conservatoire national de musique et de déclamation dont il devait si dignement, pendant un quart de siècle, diriger les destinées et où il est mort à l'apogée de sa gloire.

—LA—

VIERGE DE BASBODU

LÉGENDE,

D'après l'abbé Blanchard, dans ses "Récèuinis din lou Limousi."

Quand j'ai écrit quelques légendes limousines spécialement pour l'*Abeille*, mon idée était de faire connaître à ceux de ses lecteurs qui n'ont jamais quitté la Louisiane, l'une des plus belles et des plus pittoresque des provinces du centre de la France, et les mœurs et les croyances naïves de ses habitants.

Ici, ravi du voyageur qui l'explore découvre, tantôt une succession de collines aux sommets ombragés de chênes séculaires, de vallons fleuris où coulent, cachés sous les rameaux des aulnes et des aulnes, avec un monotone bruissement, des ruisseaux infinis; tantôt des plaines ensoleillées, bornées au loin par des montagnes qui se perdent dans les brumes de l'horizon, étalant avec orgueil des champs immenses de moissons aux épis dorés, de vignes aux pampres verdoyants, de prés émaillés de fleurs que le papillon caresse de son aile, et que l'abeille au mystérieux bourdonnement visite avec amour.

Ici, un étang à l'onde azurée, bordé de peupliers dont la feuille frémissante s'agite au souffle du zéphyr; là des châtaigniers aux grands bras feuillus, et des bosquets de sapins ou de jeunes chênes, où le gai pinson, la gentille fauvette, le sémillant roitelet, la pensive mésange, gazouillent à qui mieux mieux, où bourdonnent en se contant leurs amours, mille insectes aux couleurs éclatantes.

Tous ces bruits confus de l'été semblent se mêler aux scintillements des rayons du soleil, et transportent l'âme charmée dans les régions éthérées de la rêverie.

Mais tout-à-coup, sombres et menaçantes malgré la main du Temps qui les a renversées et qui continue à toute heure son œuvre destructive, se dressent devant le voyageur surpris les ruines d'un antique château-fort perché sur un rocher qui en rendait jadis l'accès périlleux. Ces restes de murailles crénelées, ce donjon raccourci, ébréché, cette porte où se voient encore les rainures où glissait la herse, ces fossés recouverts de ronces et d'épines et à moitié comblés de débris, et, au bord du chemin qui grimpe, rocailleux jusqu'à ce terrible nid d'aigle, un monceau de pierres indiquant la place qu'occupait la barbacane,—évoquent le souvenir d'un âge passé, d'une société qui n'est plus.

En contemplant ces ruines majestueuses, des ombres passent devant l'esprit rêveur: c'est le preux chevalier tout bardé de fer qui revient triomphant des combats, suivi de ses gens d'armes, la bannière armoriée flottant au vent;—ce sont de brillants tournois où défilent de nobles dames et demoiselles admirant les fiers seigneurs aux armures étincelantes s'élançant dans l'arène où ils vont combattre chacun pour la dame de ses pensées;—ce sont les veillées au vieux manoir où résonnent les lais d'amour, les ballades fameuses, ou les histoires étranges et merveilleuses des paladins célèbres.

Dans ce bois de vieux châtaigners qu'aucun homme vivant n'a vu planter, à l'abri de la voûte formée par leurs énormes branches, une pierre celtique, faisant remonter plus loin dans le cours des âges, rappelle le fanatisme des druides, la faucille d'or et la tunique blanche des prêtresses-vierges, les druides-ses, les chants guerriers des bardes, et cette religion de nos pères célébrant ses mystères au milieu des épaisses forêts, à la pâle clarté de la reine des nuits: et l'on cherche dans ces souvenirs la trace de Vercingétorix, le valeureux chef des Avernes, qui mit la fortune de César en péril, et qui, non loin de là, à Courbefy, bâtit l'oppidum que vont visiter de nos jours les archéologues et les historiens.

Voici que le paysage change. C'est la vallée de la Vienne, dont l'onde limpide chante sur un lit de cailloux, réfléchissant l'ombre des arbres qui ombragent ses bords. Depuis Limoges jusqu'au moment où elle pénètre dans la Charente, c'est un paysage ravissant, un Eden féerique, éblouissant comme les lames d'un kaléidoscope. Sur ces coteaux doucement inclinés, rampe la vigne aux sarments tortueux. Des maisons blanches dressent leurs toits rouges à travers les pommiers et les pêchers pliant sous le poids de leurs fruits. Dominant le murmure de la rivière et le bourdonnement des insectes, le tic-tac d'un moulin se fait entendre monotone et régulier.

Parlerai-je de la langue du pays, si douce et si sonore, si originale parfois, bien qu'elle soit aujourd'hui défigurée? Formée du latin, du celte et de quelques mots grecs, elle sortit, comme ses sœurs de la Province, de la Gascogne et du Béarn, de la confusion du moyen-âge, où un latin corrompu formait le langage usité chez le peuple. Elle eut ses troubadours et ses trouvères qui la firent connaître dans toute la France, et l'introduisirent, au treizième siècle, dans un coin d'une province d'Espagne où elle est encore parlée de nos jours. Colorée, harmonieuse, elle rend les affections de l'âme d'une manière expressive. Mais, hélas! la langue française, — cette terrible rivale qui, chaque jour étend ses conquêtes au détriment de ses sœurs cadettes, —lui fait à toute heure des blessures saignantes. Encore quelque temps, et la langue limousine sera tellement transformée qu'il ne sera pas possible de la reconnaître, et la génération qui monte ne sera peut-être pas en état de lire les beaux virelais de François de Lathière, ni les sublimes poésies de l'abbé Foucault, ni les contes fantastiques de l'abbé Blanchard.

Tel est le Limousin, qui conserve, avec la Bretagne et la Marche, le plus de vestiges du passé celte, romain et franc.

* *

A une heure de marche de l'imposant château de Rochehonart, à droite du chemin qui conduit à St-Auvent, se trouve le hameau de Basbodu. Perdu au milieu des grands bois de châtaigniers, et aux confins de l'immense forêt, dépendante du château, il n'offrait rien de particulièrement attrayant à l'œil du passant, qui ne daignait pas l'honorer seulement d'un regard de curiosité. Il était composé d'une quinzaine de chaumières, construites sans symétrie, si près les unes des autres qu'on aurait pu croire qu'elles se servaient mutuellement d'appui. Là, vivaient des paysans dans une certaine aisance, malgré l'apparence misérable de leurs cabanes.

Au quatorzième siècle, les habitants de Basbodu, serfs du seigneur de Rochehouart, étaient "taillables et corvéables à merci." Mais le duc Amaury, bon et libéral, les avait faits libres, en mémoire de sa nourrice qu'il aimait beaucoup, et qui était originaire de ce hameau. Les Basbodusiens travaillèrent, à partir de ce moment, de compte à demi avec leur seigneur et maître, et bientôt la prospérité entra dans leurs chaumières. Ils se formaient qu'une grande famille, se mariaient entre eux, se soutenaient dans l'adversité, et, de père en fils et en petits-fils, naissaient, vivaient et mouraient dans leurs maisons et sur les champs fécondés par leurs sueurs.

De temps en temps les malandrins et autres brigands de grand chemin s'abattaient sur l'heureux village, comme les corbeaux sur une riche proie. Mais le veilleur qui ne quittait jamais le clocher de la petite église, sonnait le tocsin, et les laboureurs et les bergers, laissant la troupeaux et labours, accouraient défendre leurs foyers et leurs familles. Ils ne furent vaincus qu'une fois par les malandrins; mais cela suffit pour ruiner le prospère village pour bien des années. Les brigands, après avoir tué tout ce qui n'avait pu fuir, insulté les femmes et les filles, et volé tout ce qui leur parut bon à prendre, mirent le feu aux quatre coins du hameau. Le comte de Rochechouart envoya ses archers à la poursuite des bandits, mais en vain. C'était à l'époque des guerres avec les Anglais, et ces bandes dévastatrices de voleurs qui infestaient la France, pouvaient difficilement être détruites en ces temps de troubles et de suprêmes luttes.

LOUIS DE MONTPOUTIER.

UN RAYON DU CIEL.

Un ange est descendu des voûtes éternelles.
Son front de chérubin rayonnait d'étincelles.
Sa mère en fut émue;—son père radieux
Reçut à deux genoux ce bel ange des cieux.
On pensa même, hélas, que la mère de l'ange
Irait le remplacer dans l'auguste Phalange,
Mais Dieu voyant le père en pleurs sur ses genoux
Dit à la mère: "allez, je ne veux pas de vous....
Et la mère sourit; son âme fut ravie
De voir que le Seigneur lui redonnait la vie.
.....Sur le front doux et pur du petit ange aimé
On fit couler l'eau sainte, et ce front parfumé
Se redressa splendide entouré de lumière!.....
.....Je prophétise ici ta glorieuse carrière:
"Eclipse" éclipsera comme un astre nouveau
Le bébé le plus doux, le bébé le plus beau.

MONDANITES.

La semaine qui a pris fin hier a été peu mouvementée. D'événements mondains point, sauf quelques dîners et quelques parties de cartes. Pour l'heure, c'est dans les églises, où d'éminents prédicateurs tiennent leurs auditeurs sous le charme de leur parole, que se porte la foule. Puis, s'inspirant des préceptes entendus, on donne sa pensée aux malheureux et on organise des fêtes de charité qui auront lieu après Pâques, et mettront un peu de bonheur au cœur de ceux qui souffrent.

M. et Mme Harry Bush, qui ont passé le Carnaval à la Nouvelle-Orléans, en sont repartis la semaine dernière.

Mlles Harriet et Lucille Scott sont, en ce moment, à Waveland, où le Dr et Mme Scott ont résidé pendant l'hiver.

La Phi Beta Phi Fraternity a donné un "thé," samedi dernier, en la résidence de Mme Wm Grant, de l'avenue St-Charles.

Mme Thomas Hunton a passé quelques semaines avec sa fille, Mme Gilbert Green.

M. Dave Morris, dont les forces reviennent rapidement est en ce moment au Texas avec Mme Morris.

Les MM. Swain et Butler qui étaient les hôtes de M. R. Irby, sont repartis pour New York.

Mme Rosa Young, qui est une maîtresse de maison idéale, a donné, jeudi dernier, une charmante réception en l'honneur du capitaine Benjamin Day, de la marine des Etat-Unis.

Le lundi, 24 février, a eu lieu chez Mme R. M. Walmsley, à l'angle des rues Chestnut et Première, un lunch pour fêter le séjour à la Nouvelle-Orléans, de Mme Shattuck, de New York. Les décorations étaient d'un goût raviseant, et du menu qui ne laissait rien à désirer, nous ne parlerons que des glaces servies dans de petits chariots auxquels étaient attelées deux coloubes retenues par des faveurs d'un bleu pâle. Etaient présentes: Mmes Shattuck, L. C. Kreyer, W. W. Howe, N. Buckner, S. Walmsley, A. Brittin, Soria, Delgado, H. Conner, Percy Roberts, W. P. Johnston, Gilbert Green, J. P. Richardson, Thomas Hunton, Mason Cook, McConnico, Miles Jane Dickson et Belle Dickson.

Aujourd'hui, à 1 heure de l'après-midi, un "Progressive Euchre Party" aura lieu chez Mme Jos A. Hincks de l'avenue Esplanade.

Mlle Lucie de Poussargues, Mme H. Farjas et Mlle Jeanne Bermudez partiront, mercredi, pour le Mexique, où elles feront un séjour de plusieurs semaines.

M. et Mme M. L. Cobb, partis mardi, feront une tournée dans l'ouest et passeront aussi quelque temps à Chicago.

Sachant qu'elles peuvent sans crainte faire appel au généreux concours du public, les dames faisant partie du comité auxiliaire du fonds de l'antitoxine organisent une kermesse qui aura lieu au théâtre St-Charles dans le courant d'avril dans le but de réaliser le montant requis pour la fondation de l'œuvre. Mme Westfeld, qui est la présidente zélée du comité, s'en occupe activement.

Mme G. W. Nott, qui est en ce moment au Texas, y fera un séjour de quelques semaines.

Mlle Mary Stubbs, qui a passé les fêtes du carnaval avec les demoiselles Levert, est repartie pour San Francisco la semaine dernière.

Lundi dernier, Mme T. J. Semmes avait réuni quelques amies à un lunch qu'elle donnait en l'honneur de Mlle Eliza Allen Starr. A cette réception, tout à fait informal, où les heures ont semblé trop courtes aux invitées, se trouvaient: Mme McCall, Mme Ranlett, Mme S. P. Walmsley, Mme Willington, Mme Behn et Mlle Marie Louise Points.

Mme B. B. Boone, partie mercredi pour Mobile, Ala, a emporté de son séjour à la Nouvelle-Orléans un souvenir qu'elle déclare ineffaçable.

Mme Gillette et sa fille, Mlle Jessie Gillette, sont parties hier pour la Passe Christian, où elles feront un séjour de quelque durée.

Mme Formento recevait mardi dernier dans son hospitalière résidence de l'avenue Esplanade, une foule nombreuse et élégante. Cette très brillante réception était corsée d'un programme musical des plus intéressants, auquel ont pris part: Mme L. Arnault, Mlle Anita Socola, Mlle Jeanne Bermudez et Mlle Valentine Lanaux. La leçon de solfége des Mousquetaires au Couvent, chantée en chœur par des dames et demoiselles sous la direction de M. W. Formento, a obtenu le plus vif succès et a été très applaudie. Le concert fini, on s'est rendu à la salle à manger, où une surprise charmante était réservée aux invités. Un *bean cake* fut coupé par Mme Formento et distribué aux invitées. Le sort ayant favorisé Mme Henry Gardes, une délicieuse tasse lui fut remise en souvenir de cette aimable réunion. Mme Formento faisait les honneurs de ces salons, assistée par Mmes Chapple, Pollock, Maurice Brierre, P. Michinard, Mme Sidney Story et Mlle Chiapella. Les rafraîchissements, exquis et variés, étaient servis par Mlles Lulu et Bertha Hall, Claudia Guinault, Marguerite Avegno, Dolly Burthe, Emma Bertus, Céline et Louise Chalaron et Cécile Barthe. Parmi les assistants: Mme Geo. A. Lanaux, Mme S. Kennedy, Mme Pascal, Mlle L. Wiltz, Mme Henry Gardes, Mme Jos. Pascal, Mme Henri Farjas, Mlle Jeanne Bermudez, Mme Louis Burthe, Mme Farrar, Mlle Alice Forstall, Mme Louis Arnault, Mme Branch K. Miller, Mme Hy Rhodes, Mlle Valentine Lanaux, Mlle Cécile Générès, Mlle Anita Socola, Mlle Dora Laboulaye, Mme R. T. Beauregard, Mlle Frances Cenas, Mlle Bertus, Mlle Camille Gibert, Mlle Lulie Ricau, Mme Lewis Legarde, Mlle Lulu Trémoulet, Mlle Anna Forstall, Mlle Corinne Hincks, Mme James Pusch, M. W. Formento, M. Maurice Brierre.

Les demoiselles Miltenberger sont arrivées de la Passe Christian et feront un séjour de quelques semaines dans notre ville.

Mme Wm H. Dick-on a lancé des invitations à un Thé, lundi 1 2 mars, de 4 à 7 heures.

Le mariage de Mlle Notie Price avec M. Ernest Garland aura lieu au mois de mars.

Mme Frank Minor est en visite chez sa fille, Mme Martial Lupeyre à Chattanooga.

Mlle Frances Cheatham, charmante jeune fille de Nashville, a passé le Carnaval avec sa sœur, Mme Wm H. Thompson.

La réception donnée vendredi soir au Woman's Club, en l'honneur de Mlle Eliza Allen Starr, a été des plus brillantes.

Les invités qui étaient très nombreux ont été reçus par Mlle Evelyn Waldo, Mlle Marion Hyatt, Mlle Scott, Mlle Katherine Nobles et Mme Norris.

Mme Haskell, de Chicago, est reçue par Mme Percy Roberts.

Les fiancées de Mlle Jeannie Wheeler avec M. Edward Ralph Wood, de Cincinnati, O., sont officiellement annoncées.

M. et Mme H. E. Parmenter, arrivés jeudi dernier, sont descendus à l'hôtel Grunewald.

Mlle Jeanie Ducayet, qui a passé quelques mois avec sa sœur, Mme Louis Verret, est repartie pour New York, mercredi dernier.

Le colonel et les demoiselles West étaient au nombre des passagers du "Louisiana" qui a quitté le port mercredi dernier, en destination de New York.

M. et Mme J. W. Pollock ont donné, lundi dernier, un "progressive euchre party" en l'honneur de Mlle Oppenheim, de New York.

Une charmante réception a eu lieu, dimanche dernier, de 4 à 10 heures, chez Mme M. R. Field, en l'honneur de Mme A. H. Wakeman, de Chicago. Au nombre des invités, citons: Mmes S. R. Roman, J. Thomas, Bernard C. Shields, S. Graham, O. Nixon, Mlles E. Harris, Helen Pitkin, Kate Nobles et MM. V. Despommier, Thos. Lyman, Rév. Max Heller et Horace Fletcher.

Les "Geographics" ont tenu leur réunion chez Mme Delos Mellen, samedi dernier.

M. Tom Duggan est de retour de Baton-Rouge où récemment il a fait un séjour.

Vendredi dernier, Mlle Annis Howard avait réuni quelques personnes à un lunch qu'elle donnait pour Mme Leslie Warner.

Mme George Deuègre et Mme T. L. Bayne ont tenu la première de leurs réceptions vendredi après-midi.

Samedi soir, de 7 à 11 heures, Mme D. S. Vaught a donné une réception aux demoiselles et messieurs qui doivent participer à la grande fête du mois d'avril.

Mlle Annie Dunn, après un séjour de quelques semaines à la Nlle-Orléans, a regagné son "home" à Atlanta.

M. et Mme Wm O. Rogers, qui étaient de passage dans notre ville, sont repartis pour New-York, où ils vont résider.

M. et Mme S. James Tuttle sont partis pour Iberville, avec leur fille Mlle E. Tuttle.

Une réunion des plus intéressantes présidée par Mme King a eu lieu jeudi dernier, en sa résidence de la rue Septième; au nombre des assistants se trouvaient: Mme Hunt, Mme Kidder, Mme R. T. Buckner; MM. Horace Fletcher et Clarence Lowe.

C'est avec plaisir que les nombreux amis du docteur et de Mme John H. Petrie apprendront que leur fils Henri qui s'est voué à la carrière artistique possède déjà un très joli talent et exposera au prochain Salon à Paris.

C'est à la messe de 11 heures qu'aura lieu aujourd'hui en la Cathédrale St-Louis, la quête faite au profit des pauvres de la paroisse par plusieurs jeunes filles du "High-Life." En raison de la popularité dont elles jouissent, c'est en foule qu'on se rendra à l'église, et que plus d'une bourse se videra dans les plateaux, si gracieusement tendus.

LES

Parapluies Célèbres.

Un journal parisien, remettant en lumière l'ordonnance de police prise en 1769 par M. de Sartine au sujet du service de location de parapluies qui venait de se créer à Paris sur la voie publique, nous dit que ce serait là une petite industrie à faire revivre. Eh! nos gagne-deniers y ont déjà songé. Il n'est pas rare, en effet, lorsque des giboulées obligent les passants à se réfugier sous les portes cochères, de voir accourir des marchands de parapluies d'occasion:

—Un joli parapluie, monsieur; un parapluie pour quinze sous! crient ces spéculateurs au piéton transi qu'inquiète la durée de l'averse.

On les louait peut-être à ce prix-là, il y a cent vingt-cinq ans. Aujourd'hui, on les donne. Mais on ne saurait comparer l'énorme robinson de taffetas vert à manche de chêne ou de frêne que le bureau directeur de la rue Saint-Denis avait fait confectionner pour ce service au léger parapluie d'à présent.

L'ordinaire parapluie du dix-huitième siècle était un vrai meuble de famille dont les longues baleines se courbaient avec effort comme la charpente d'un toit de mosquée. Sa canne se terminait à l'extrémité supérieure par un anneau de cuivre qui servait à l'accrocher lorsqu'on ne s'en servait pas, et un autre anneau permettait de le serrer par le milieu et de rassembler ses plis flottants. Il pesait de trois à quatre livres et coûtait environ cinquante francs.

Son usage devait être assez restreint puisque La Condamine qui, à cette même époque, ne se séparait jamais de son parapluie, tant il estimait ses services, soulevait les rires moqueurs de tous les gens qu'il rencontrait en se promenant dans les rues de Paris avec sa lourde machine. Il l'emporta un jour à Londres,—c'était en 1768,—mais non sans provoquer encore les réclamations de ceux qu'incommodait le déploiement de ce pavillon extraordinaire. Les cochers se montrèrent particulièrement hostiles; ils ne pouvaient supporter la vue de ce dôme protecteur qui semblait narguer le rôle utile de leur voiture pendant la pluie.

Ce parapluie du célèbre physicien n'est pas le premier dont parle l'histoire. Bien antérieurement, on en voyait figurer dans les représentations des Mystères. Lorsque les Confrères de la Passion représentaient le Deluge, Dieu le Père, qui avait toujours un rôle dans ces pièces populaires, se promenait sur les planches un parapluie à la main.

Qu'était ce parapluie des temps primitifs? Nous ne saurions le dire. Peut-être ressemblait-il aux "pans de cuir" auxquels avaient recours les Romains pour braver les averses. L'usage n'en fut pas adopté en France, où l'on ne connut que le parapluie de Dieu le Père. Tandis que les simples humains se contentaient des vieux manteaux de pluie que l'on appelait dans le Midi *balandrans* et, dans les autres provinces, *hongrelines*, *cabans royales*, *houppelandes*, *mandilles* et *roquets*.

Le vrai parapluie à baleines ne fit son apparition qu'au dix-septième siècle, sous le règne de Louis XIII. Toutefois, déjà cent ans plus tôt, le parasol avait pénétré en France. Il y a quelques années, un collectionneur exposa, au Palais de l'Industrie, une ombrelle dont la canne, superbe bijou d'orfévrerie, était marquée au chiffre de Diane de Poitiers.

Plus grossièrement bâti, avec son gros manche à bec de corbin, l'horrible parapluie de nos pères ne pouvait devenir un objet de collection. On en a cependant conservé un qui jadis plongeait dans l'étonnement les habitants du faubourg Saint-Denis, lorsqu'ils le voyaient passer, porté vers Saint-Lazare par ce grand homme de bien qu'ils nommaient M. Vincent de Paul. C'est un bien pauvre parapluie, celui-là; il fait cependant partie du trésor des Lazaristes de la rue de Sèvres et l'on ne songe pas sans émotion aux petits enfants trouvés qu'il abrita et aux touchantes expéditions dont il fut témoin dans les bas-fonds de Paris.

Au commencement du dix-huitième siècle, on s'occupa de perfectionner le parapluie. Une annonce du *Mercure de France*, en 1711, parle d'un parapluie que l'on peut plier et mettre en poche. En 1759 fut inventé le parapluie-canne.

Vers la même époque, on en louait pour la traversée des ponts. Il y avait des postes de location de parapluies à l'entrée du pont Neuf, à la Tournelle, au pont Royal, au Carrousel, place Louis XV. L'ordonnance qui réglait ce service disait: "L'objet qu'on a, en établissant des parapluies publics, pour la nuit comme pour le jour, est de procurer aux habitants une commodité de plus dans la ville et aux gagne-deniers de nouveaux moyens d'existence. Ces derniers, par ordre de Mgr le lieutenant de police, devront porter une lanterne sur la porte de laquelle figurera le numéro correspondant du parapluie." Cette lanterne devait permettre de reconnaître le porteur du parapluie et de faire le paiement.

Sous la Révolution, le parapluie, qui pesait autrefois jusqu'à 1,600 grammes, descendit à 700 grammes. Il devint politique et protestataire. On le vit passer successivement du blanc au vert (1789), au rouge (1791) et au bleu (1803). Les grands parapluies rouges qui protégeaient les éventaires du marché des Innocents restèrent en usage jusqu'à la reconstruction des Halles.

La préférence donnée aux couleurs foncées date de 1825. Peu après, avec le règne de Louis-Philippe, arriva le temps de l'épanouissement du parapluie. Il apparut comme le symbole d'un rapprochement entre la royauté et la bourgeoisie. Mais la caricature politique s'en empara et il servit de prétexte aux plus curieuses calembredaines. Le parapluie de Louis-Philippe est inoubliable. C'est alors que la malignité publique, excitée par Daumier et d'autres dessinateurs, créa ces noms variés de *mauve*, de *robinson*, de *riffiard* et de *pépin* qui servent encore à désigner le parapluie.

Le parapluie de Joseph Prudhomme, que Henri Monnier rendit célèbre, remonte à la même période. Un duel fit sortir de l'ombre, peu après 1830, le parapluie de Sainte-Beuve. Le futur auteur des *Causeries du lundi* écrivait alors dans le *Globe*, qui avait pour rédacteur en chef M. Dubois, de la Loire-Inférieure. A la suite d'une altercation, un duel au pistolet fut convenu entre eux. Sur le terrain, comme il pleuvait, Sainte-Beuve refusa d'abandonner son parapluie, qu'il brandit tout ouvert de la main gauche: "Je veux bien être tué, dit-il, mais non mouillé." Quatre balles furent échangées, d'ailleurs sans résultat.

Des parapluies plus tragiques furent le parapluie de Louis Ratisbonne, qui en pleine rue, joua un rôle belliqueux, et le parapluie inconnu dont fut frappé, place de la Bourse, le journaliste Titard, qui mourut victime de cette agression.

Signalons encore le parapluie non moins mystérieux, en fer celui-là, qui surmonte une tombe bizarre du Père-Lachaise, et sous lequel on lit, gravés dans la pierre du monument, ces mots: "Oubli des tribulations." Le parapluie transformé en symbole du repos éternel, c'est assez singulier.

Comme parapluie célèbre, il y a eu aussi celui de McDonogh que l'on a vus—homme et parapluie—durant nombre d'années traverser le fleuve tous les jours devant la Nouvelle-Orléans, gagnant la rive droite.

La Salsepareille d'AYER GUÉRIT

Des Centaines
De Médecins
DISENT CELA
Des Milliers
De Droguistes
DISENT CELA
Des Millions
De Malades
DISENT CELA
Prenez-en
Et Vous
DIREZ CELA

La Salsepareille d'Ayer, meilleure que toute autre **Médecine de Printemps**, prépare entièrement le système à résister aux maladies et aux épidémies particulières aux mois de **Mars, d'Avril** et de **Mai**. Elle purifie, vivifie et enrichit le sang, aiguise l'appétit et apporte un bénéfice réel et durable à tous les tissus et à tous les organes du corps. On peut obtenir une preuve positive de ce fait en s'adressant à quiconque a fait un usage fidèle de cette médecine merveilleuse.

Lisez le témoignage de NATHAN S. CLEAVELAND dont le père a été pendant 60 ans Professeur à Bowdoin College, Brunswick, Me: "Je crois que la Salsepareille d'Ayer n'a pas d'égale comme depuratif du sang et Médecine de Printemps. Pour la Perte de l'Energie, cette Fatigue Générale, pour la Débilité, le Vertige, l'Etourdissement et l'Indigestion ou la Dyspepsie ou même pour la Perte de l'Appétit, ce remède a toujours été pour moi un spécifique infaillible. Il donne du ton à l'estomac, active la digestion, combat l'insomnie, l'irritabilité et l'état nerveux. A quiconque me demande: 'Quel depuratif du sang considérez-vous comme le meilleur?' je réponds: 'C'est la Salsepareille d'Ayer.'"—NATHAN S. CLEAVELAND, 376 Centre St., Jamaica Plain, Mass.

La Salsepareille d'AYER

EN GUÉRIT D'AUTRES, ELLE VOUS GUÉRIRA.

Pour le compte des Assurances

GRANDE VENTE D'INCENDIE.

NOUS AVONS DES BARGAINS POUR TOUS,

Comme toutes les marchandises brûlées ont été enlevées, nous sommes maintenant prêts à vous vendre nos vêtements complets noir et de fantaisie pour le printemps, ainsi que la balance de nos vêtements lourds pour si peu d'argent, qu'ils sont donnés.

Nous devons disposer du reste de notre stock avant le 15 mars.

Il ne doit pas en rester pour la valeur d'un dollar, ainsi venez et servez vous.

M. LION & CO

Coin des rues Ste-Anne et Decatur,

Vis-à-vis du Marché Français.

5 fév—1m

VERITABLES GRAINS de Santé du docteur FRANCK

PURGATIFS et DEPURATIFS

ENGORGEMENTS D'INTESTINS

(Constipation, Migraine, Congestion, etc.)

Très contrefaits et imités sous d'autres noms

Exiger l'Etiquette ci-contre en 4 couleurs

Moins dans chaque boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES.

VERITABLES GRAINS de Santé du docteur FRANCK

lame au grand soleil, marchant librement à l'attaque; à cette heure, officiers et soldats, tous vaillants, mais mal engagés, mal conduits, battaient en retraite devant l'invasion, et se sentaient humiliés par la défensive. Depuis plus d'un demi-siècle, le sol de la terre natale n'avait pas été foulé par un maître, et il leur fallait à eux, les victorieux de Sébastopol, de Solférino et de Puebla, assister à ce viol de la patrie, presque impassibles, alors que le commandement suprême semblait rester silencieux devant de si dures misères!

A travers toutes ces douleurs, l'image d'Edmée, cette autre vierge de la Lorraine, apparaissait à Raymond comme une consolation, comme une force. Assis près d'un feu expirant, il évoquait les verts ombrages de Jaumont, la soirée des fiançailles, les promesses d'un lendemain si brutalement fauchés par la réalité. Tout cela était si près et si loin!

Le grand choc a eu lieu. Les batailles de Borny, de Bezonville, ces combats de géants qui ont déjà converti la campagne de Metz en un immense ossuaire, ont laissé échapper la victoire due à nos armes. Les cœurs français se sont assombris; on s'attend pour le lendemain à un décisif et dernier effort.

On est au 17 août.

Le 6e corps, accouru de Châlons à marche forcée à la voix du maréchal Canrobert, qui connaît la victoire, vient de prendre position à la droite de notre ligne de bataille, à cheval sur la route de Briey, entre le village de Saint-Privat et celui de Roncourt. Il n'a pu, par suite de sa précipitation, amener avec lui les mitrailleuses et les six batteries de réserve que comporte son effectif. Son flanc droit peut être tourné, s'il n'est défendu par une force imposante d'artillerie.

La batterie du capitaine Clairin, qui n'a pas été engagée à Rezonville, a reçu l'ordre de renforcer l'artillerie du 6e corps et gravit en ce moment la route de Saint-Privat, à la tombée du jour, la réalité n'est-elle pas poignante? Le capitaine, qui a survécu aux engagements meurtriers, passe à cheval en tête de sa batterie. Il n'a qu'à incliner la tête vers la droite pour découvrir le domaine de Mailli, où, trente jours auparavant, il était entré à pareille heure, la joie plein le cœur.

Pauvre château, désert aujourd'hui, qui, demain peut être, disparaîtra dans la tourmente de fer et de feu!

Le 18 août, vers onze heures du matin, les colonnes prussiennes débouchent. Quatre cent mille hommes vont s'entre-tuer sur une longueur de dix kilomètres. Une formidable canonnade s'engage sur toute la ligne. Le 12e corps et la garde prussienne attaquent les positions de Saint-Privat et de Roncourt. L'horizon, de ce côté, est en feu. L'ennemi veut nous enlever, en coupant la route de Briey, le dernier débouché qui nous reste sur Verdun.

Le prince Frédéric-Charles, qui n'a pu briser la résistance opposée par les corps Lebœuf et Ladmirault autour d'Amanvillers, se jette avec quatre-vingt mille combattants sur le 6e corps, qu'il veut tourner, et qui reçoit sans broncher les feux convergents de quatre-vingt-quatre pièces allemandes. Nos cinquante-quatre bouches à feu résistent intrépidement à cette terrible batterie. Le prince de Wurtemberg donne l'assaut avec la Garde royale, qui vient échouer sous le feu rasant de notre mousqueterie.

Enfin donc, nos drapeaux se relèvent!....

Le répit n'est pas long. Il est quatre heures du soir. Voici de nouvelles masses sombres qui pointent à l'horizon: ce sont les Saxons, dont on entend déjà les cris gutturaux monter à travers les fumées du combat, et qui arrivent à la rescousse. La batterie Clairin, qui est la plus exposée à l'extrême droite, se sent écrasée sous une pluie d'obus; les caissons volent en éclats, artilleurs et chevaux tombent.

Le capitaine Clairin, toujours debout, reste calme. Il ne cesse de diriger le feu; il pointe lui-même une pièce privée de ses servants; les munitions même vont manquer.... A cette minute suprême, il a tout oublié, sauf la patrie....

A peine a-t-il envoyé sa dernière bordée, au cri de: "Vive la France!", qu'un obus le prend d'écharpe et le couche dans la poussière....

III

Depuis quinze jours, la terre de Lorraine est devenue terre allemande. L'hiver a redoublé ses rigueurs. La neige s'étend à perte de vue dans la campagne de Metz; depuis Mars-la-Tour jusqu'aux horizons de Montois-la-Montagne, elle a enseveli les hécatombes de l'été sous un blanc linceul, tâcheté çà et là de grandes croix noires qui, à travers l'espace, se dressent comme les funèbres gardiennes des sépultures. Le silence de la nécropole n'est troublé que par les vols de corbeaux et les gémissements de la bise, qui accourt toute chargée de givre du fond de la vallée de la Moselle.

Le fier château de Mailli n'apparaît plus que comme une ruine, avec ses grands pans de murailles en briques rouges, noircies par le feu et déchiquetées par la mitraille. Les assiégeants, pendant la rude saison, en ont rasé les futaies voisines. L'orangerie seule a résisté à l'ouragan; on s'aperçoit qu'elle a été aménagée provisoirement en vue d'une résidence particulière.

Sous un pâle rayon du soleil de février, on eût pu voir une femme en deuil, soutenant les pas d'un homme courbé par l'âge, descendre les degrés de l'orangerie; c'étaient Edmée et son grand père, le vieux président que la puissance des souvenirs avait ramenés au sol natal. Avant de s'en séparer à tout jamais, ils avaient tenu à lui adresser un dernier adieux quelle que fût son amertume. Ils n'en étaient plus, d'ailleurs, à compter avec les douleurs: l'incendie du foyer domestique, l'exil pour longtemps peut-être, la mutilation de la patrie, enfin la perte de l'être aimé, rien ne leur avait été épargné.

Malgré des recherches répétées sur les champs de bataille comme dans les ambulances, le corps de Raymond n'avait pu être retrouvé. Au début, on avait conservé une lueur d'espoir: on songeait aux prisons de l'ennemi; mais tout était bien fini. On avait su que la batterie du capitaine Clairin avait été glorieusement anéantie. Cinq longs mois d'ailleurs, s'étaient écoulés sans aucune nouvelle; le notaire de Raymond lui-même avait fait procéder, sans succès, aux enquêtes les plus minutieuses.

Ce fut sous l'empire de ces ressouvenirs désespérés que les deux promeneurs, profitant d'une éclaircie, quittèrent la cour d'honneur pour se livrer à une courte promenade sur la chaussée durcie du chemin rural rejoignant la route de Saint-Privat; ils s'avançaient tous deux à pas lents, muets, plongés dans leurs méditations.

Au même moment, à l'autre extrémité du chemin, débouchait une voiture, qui s'arrêta subitement à hauteur d'une des maisons de ferme de M. de Mailli, où tout respirait encore l'abandon; deux voyageurs descendirent de la calèche,—sans doute quelques touristes, comme, depuis l'armistice, on en voyait souvent, venus pour explorer les champs de bataille.

Mlle de Mailli hésita si elle n'engagerait pas son aïeul à retourner sur ses pas pour éviter toute importunité, lorsque son regard se fixa étrangement sur l'un des deux personnages qu'elle apercevait confusément à distance. Celui des deux qui attirait toute son attention était vêtu d'une blouse de paysan; il marchait aux côtés de son compagnon de route. Machinalement, la jeune fille, s'étant détachée du bras de son grand père, pressa le pas à leur rencontre.

Elle cherchait à rassembler ses souvenirs: cette figure lorraine ne lui était certes pas étrangère; sa silhouette marquait un balancement particulier qui lui revenait en mémoire.

Soudain, elle courut en avant: elle l'avait bien reconnu! C'était lui, c'était le paysan de Gros-Tenquin qui lui avait apporté le dernier message du malheureux capitaine! Elle voulait le revoir, parler encore une fois de Raymond. Peut-être saurait-il quelque chose! En tout cas, il était le dernier qui eût revu Raymond au retour de sa course au château.

Pour Edmée, ce paysan, cet inconnu, c'était encore quelque chose du passé.

Pendant qu'elle se rapprochait de la ferme près de laquelle, arrêtés à leur tour, les deux étrangers semblaient indécis de leur direction, toutes ces idées avaient brusquement traversé son imagination comme un éclair.

Tout à coup, Mlle de Mailli s'arrêta comme foudroyée.... A dix pas devant elle, en avant du paysan, se tenait, immobile, un homme aux traits mâles et altérés, à la barbe longue, la tête fièrement coiffée d'un bonnet d'astrakan, les épaules recouvertes d'